

Réflexion

La constante macabre

La société conduit les enseignants du second degré à sélectionner plutôt qu'à former. Les profs seraient ainsi à l'origine de l'échec artificiel d'une proportion stable d'élèves. André Antibi¹, chercheur en sciences de l'éducation, dénonce ce scandale. Coup de gueule !

■ PROPOS RECUEILLIS
PAR SYLVIE HORGUELIN

Vous venez de publier un livre, *La constante macabre*², dans lequel vous mettez le doigt sur un dysfonctionnement majeur du système éducatif, lequel ?

André Antibi : Si un certain pourcentage d'élèves n'est pas en situation d'échec après un devoir ou un examen, l'évaluation est considérée en général com-

lisées souvent pour sélectionner, du coup les étudiants préfèrent choisir d'autres filières.

Comment expliquer ce phénomène ?

A. A. : La société fait jouer au système éducatif un rôle de sélection. Les élèves, mais aussi les enseignants des « matières importantes », inconsciemment le plus souvent, en sont victimes. Il s'agit pour les profs de rester dans les normes du système. Le poids de la tradition est tellement important que l'on ne s'en rend pas compte. Les profs s'adaptent au contrat implicite dicté par la société.

Cela est-il nouveau ?

A. A. : Je dénonce ce scandale depuis 15 ans, dans des articles publiés en France et à l'étranger, et lors de conférences données dans de nombreux pays. J'ai rencontré plusieurs « décideurs » du système éducatif français. On me fait toujours bon accueil, mais rien ne bouge. Tout semble se passer comme s'il s'agissait d'une fatalité. C'est pourquoi j'ai écrit ce livre. J'espère susciter une réflexion et apporter des éléments concrets de solution. Il ne s'agit pas d'un simple problème d'orientation et de répartition dans différentes filières. Un système qui permet une forme d'exclusion contribue à créer un climat de violence dans la société.

Cette constante concerne-t-elle d'autres disciplines que les maths ?

A. A. : Bien sûr. C'est ce qu'affirment les nombreuses personnes que j'ai interrogées (cf. encadré). Pour le prof, la crainte des bonnes notes est souvent pire en français ou en philosophie, par exemple. Dans certaines disciplines, on obtient rarement une note supérieure à 14/20. Signalons toutefois quelques exceptions. Dans les matières considérées comme peu importantes pour l'orientation, elle est beaucoup moins présente ; parfois même elle n'existe plus. Tout se passe comme s'il était inutile, dans ce cas, que

des élèves soient en situation d'échec : la sélection se fait ailleurs.

La retrouve-t-on dans toutes les filières ?

A. A. : Non. Dans les lycées techniques et professionnels, cette constante est moins présente. C'est un peu comme si, de toutes

« Sans la "constante macabre", il y aurait moins d'élèves traumatisés par l'école et par une certaine violence du système scolaire. »

les manières, les élèves de ces sections ne se faisaient plus d'illusions ! Dans les grandes écoles (d'ingénieurs, de commerce...), il en va de même, car la sélection a déjà eu lieu. Il faut aussi noter, à l'actif de l'enseignement primaire, que ce phénomène y est beaucoup moins présent. En revanche, dans les classes préparatoires où l'on trouve un public trié sur le volet, les moyennes dans les matières principales sont très basses, souvent bien inférieures à 10/20. Il en va de même dans les concours de haut niveau comme l'agrégation. Cette situation peut sembler surréaliste, mais malheureusement, c'est la réalité.

De quelle façon les enseignants procèdent-ils concrètement ?

A. A. : Lorsque nous préparons un sujet de contrôle de connaissances et choisissons un barème, nous faisons en sorte, plus ou moins consciemment, que les notes soient étalées convenablement : on retrouve à chaque fois 1/3 de bonnes notes, 1/3 de notes moyennes et 1/3 de mauvaises notes ; et cela, quel que soit le programme du contrôle, la qualité de l'enseignement, le niveau de la classe ! À ceux qu'une telle affirmation surprend, je demande d'imaginer un professeur de maths de seconde, qui ne mettrait à aucun élève une note inférieure à 12/20. Que se passerait-il ? Notre malheureux collègue risquerait de passer pour un prof trop gentil, un peu démagogue, qui ne traite peut-



André Antibi

Chercheur en sciences de l'éducation

me non crédible, « anormale ». Cette proportion régulière d'élèves, je l'appelle « la constante macabre ». J'ai enseigné pendant 20 ans sans me rendre compte de son existence ! Elle permet de comprendre l'invariance de l'échec scolaire malgré les réformes successives. Elle permet aussi d'expliquer la baisse inquiétante du nombre des étudiants dans les matières scientifiques : cette constante est plus présente dans ces disciplines, uti-

être pas le programme convenablement. On aurait même des inquiétudes pour ses élèves orientés en fin d'année vers des sections scientifiques. Mais personne ne penserait que, tout simplement, le niveau est dû par exemple à la compétence du professeur, à son aptitude à motiver les élèves.

Comment les sujets de contrôle gênent-ils « la constante macabre » ?

A. A. : De différentes façons. La première consiste à poser un sujet trop difficile. Cette difficulté n'est pas liée à la question posée. Elle dépend essentiellement de la similitude entre le sujet du contrôle et les activités proposées par le professeur pendant le cours. En temps limité, nous ne pouvons résoudre que des exercices d'un type analogue à des exercices déjà traités. Autre possibilité : donner des sujets « équilibrés » : au début les questions sont « faciles », c'est-à-dire semblables à d'autres questions déjà vues, mais à la fin cela se complique. On dispose ainsi d'un moyen d'avoir un large éventail de notes. Certains enseignants donnent aussi des sujets trop longs, que les professeurs eux-mêmes auraient du mal à traiter dans le temps imparti. Ils se justifient en déclarant qu'ainsi l'élève aura plus de choix pour rédiger les parties qui lui conviennent. Pourquoi, dans ce cas, ne pas proposer de ne traiter qu'un certain nombre de questions du sujet ? Et si ces « trucs » ne suffisent pas pour obtenir « la constante macabre », les profs en ont d'autres à leur disposition, comme le barème. Il peut être ajusté pour abaisser une moyenne de classe trop élevée : il suffit de réduire le nombre de points accordés aux questions faciles.

Peut-on lutter contre ce phénomène ?

A. A. : Oui, mais cela suppose d'abord une prise de conscience par les enseignants et par la société en général. Avant toute chose, il faut redéfinir le rôle de l'école : un rôle de formation et non de sélection. Certains pourraient craindre que, dans un tel système, tous les élèves puissent faire de longues études dans n'importe quel domaine. Il n'en est rien, bien sûr ! Il s'agit simplement de supprimer la sélection sournoise actuelle, souvent artificielle, irrationnelle, et non basée sur des critères précis. Je ne remets pas en cause les concours d'entrée aux grandes écoles.

Comment évaluer différemment ?

A. A. : En annonçant clairement à l'élève avant chaque contrôle, les points précis sur lesquels il sera interrogé sans piège. Une telle forme d'évaluation n'existe que très rarement. Or la situation actuelle peut rapidement être modifiée sans changer les programmes : il suffit d'y ajouter officiellement des précisions sur la nature des sujets de contrôle et d'examen. Il est indispensable par ailleurs de former les enseignants. Sans la « constan-

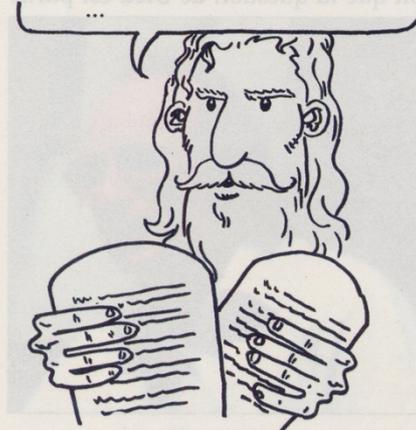
te macabre », il y aurait moins d'élèves traumatisés par l'école et par une certaine violence du système scolaire. Les

Vous avez vous-même formé des enseignants...

A. A. : Il y a 15 ans déjà, au cours d'un stage que j'ai animé, j'ai proposé aux stagiaires le type d'évaluation suivant : pour chaque contrôle, la moitié de l'épreuve serait constituée par des exercices analogues à ceux du contrôle précédent, l'autre moitié portant sur la partie de programme traitée entre les deux contrôles. Les élèves, bien sûr, seraient prévenus. Les collègues ont expérimenté cette évaluation dans leurs classes, en collège et en lycée. Il en est résulté de meilleures notes et une mise en confiance de la classe. Certains élèves découragés ont eu même une sorte de déclic. Je me souviens d'un collègue qui était ému de constater une amélioration sensible de ses relations avec les élèves. Ceux-ci, surpris, l'avaient vu dans un nouveau rôle : ce n'était plus le professeur qui piège mais celui qui aide et qui encourage.

Dessin de Stéphane Luciani, extrait de La constante macabre.

1. Tu ne diras pas à un élève qu'il est nul.
2. Tu te souviendras que personne ne résout un problème vraiment nouveau en un temps limité.
3. Tu n'oublieras pas que ta mission est de former et non de sélectionner.



te macabre », il y aurait moins d'élèves traumatisés par l'école et par une certaine violence du système scolaire. Les

1. André Antibi est professeur à l'université Paul-Sabatier de Toulouse et directeur du laboratoire des sciences de l'éducation. Il est l'auteur de nombreux livres scolaires.
2. La constante macabre ou Comment a-t-on découragé des générations d'élèves ?, éd. Math'Adore-VUPS, 2003, 159 pages, 15 €.

Ce qu'en disent les profs...

→ Pour étayer son propos, André Antibi a interrogé 500 professeurs sur leur façon d'évaluer. Florilège.

« Au début de ma carrière, j'ai essayé de me libérer de la "constante macabre", mais c'était trop dur. Je passais pour un prof qui surévalue, surnote. L'année suivante, certains de mes élèves obtenaient des notes voisines de 7/20 ; ils pensaient que je les avais trompés et on pouvait même me le reprocher » – un prof de maths en collège.

« Au conseil de classe, avec 12,3 de moyenne en section économique et sociale, j'étais mal ; j'étais obligée de me justifier » – une prof de maths en lycée.

« J'ai pu constater le phénomène bizarre suivant : même lorsque j'avais une bonne classe, la moyenne était la même que celle des classes moins bonnes ! En fait, dans les bonnes classes, on pose des sujets plus durs » – un ancien prof de lycée, prof en IUFM*.

« Dans mon département, en fin de 3^e, un fort taux d'élèves sont orientés vers les lycées professionnels. Ceux qui entrent en seconde d'enseignement général, sélectionnés, devraient donc mieux s'en sortir. Eh bien, non : on retrouve toujours les trois tas : 1/3, 1/3, 1/3 » – un inspecteur d'académie.

« Les professeurs n'encouragent pas suffisamment les élèves, et l'appréciation la plus répandue est "Peut mieux faire". Contrairement aux États-Unis, par exemple, quand on entre dans une école en France, on ressent très souvent une atmosphère générale d'échec scolaire » – un recteur.

* Institut universitaire de formation des maîtres.